LES FAIENCES FRANÇAISES. — Dessin de M. Lancelot.

EXPOSITION DES INDES ANGLAISES. — Dessin de M. Lancelot.

Le papier brûle, les empreintes restent. On interrompt la cuisson pour colorier ces empreintes avec des oxydes métalliques. On revêt l'assiette d'une couverte translucide et on la cuit au grand feu.

M. Rousseau, qui est un infatigable novateur, a eu une autre idée qui peut être féconde. Les faïences sont éminemment propres à l'ornementation extérieure des édifices; mais qu'un passant iconoclaste, un gamin désœuvré, frappent d'une pierre ou d'un bâton le travail céramique, et voilà ce travail à jamais perdu!

Comment prévenir les avaries? En appliquant aux faïences le système adopté pour les vitraux. M. E. Rousseau divise chaque plaque en morceaux qui sont ensuite rassemblés et soudés avec du plâtre. Ainsi a été exécuté le *Retour de la terre de Chanaan*, dont les figures sont de grandeur naturelle. Quand on voit d'une certaine distance ce grand panneau de faïence, les points disparaissent, et les traits noirs qui suivent les contours principaux contribuent à l'effet.

Le *Retour de la terre de Chanaan* a été peint sur émail cru, par un procédé d'une difficulté inouïe, mais avec lequel nos artistes obtiennent de beaux résultats.

Vous prenez un panneau de terre cuite, ou pour mieux dire dégourdie; vous le trempez dans un bain d'émail stannifère qui, séchant presque aussitôt, adhère sous forme de poussière blanche.

Vous peignez là-dessus; mais prenez garde! N'hésitez pas un seul instant! cette couche pulvérulente et grenue boit avidement les couleurs; les corrections sont impossibles; et pour peu que votre pinceau dévie, tout est perdu!

Ayez soin encore de bien calculer les modifications que vos oxydes colorants subiront au feu.

Si vous avez surmonté ces obstacles, vous faites cuire la pièce à un seul grand feu de four. L'émail et la peinture se fondent ensemble, s'unissent intimement l'un à l'autre, s'incorporent avec la pâte, et forment des tableaux pleins de vigueur et d'éclat. On en juge à l'Exposition de 1867, par ceux de MM. Hippolyte Pinart, l'habile reproducteur des maîtres classiques; Michel Bouquet, le paysagiste; Laurin, dont les bandits ont une si fière tournure; Genlis et Rudhart, dont les faïences rappellent celles des vieux artistes rouennais.

Les imitations d'anciennes faïences sont plus nombreuses et plus réussies encore en 1867 qu'aux expositions précédentes.

Naturellement Bernard Palissy est en tête des imités. Les productions de ce célèbre potier saintongeois ne furent d'abord, comme on le sait, que des plats enrichis de *divers esmaux entremeslez de iaspe*. Il fit ensuite, pour les dressoirs seigneuriaux, des *pièces rustiques*, des bassins, où sur un lit de feuilles à nervures apparentes, sont pêle-mêle des poissons, des reptiles, des coquillages et des insectes. Plus tard, à ces moulages sur nature, Palissy substitua des bas-reliefs, de capricieuses arabesques, des mascarons grimaçants. Il exécuta des statuettes et compléta ses travaux par l'invention de *rustiques figulines* pour la décoration des jardins.

Dans tous ces genres, Bernard Palissy a des continuateurs.

M. Avisseau, de Tours, retrouva le premier le secret des *pièces rustiques*. Un manuscrit du seizième siècle, publié dans le tome II des *Monumens inédits*, portait que, pour préparer les motifs de la composition, il fallait coller les plantes sur un plat d'étain avec de la térébenthine de Venise; y fixer les *petites bestioles* au moyen de fils qui traversaient le plat préalablement percé de petits trous; enfin couler avec du plâtre fin. M. Avisseau pensa qu'il valait mieux modeler que mouler; et ses compositions, pleines de mouvement et de vie, furent bientôt recherchées par de nombreux amateurs. Quand la mort le frappa, il avait conquis une place parmi les artistes.

M. Avisseau fils n'a pas dégénéré. Il sait faire circuler la brise dans les feuilles; faire courir le lézard, qui se retourne en fuyant, pour regarder l'objet de son effroi; faire onduler les plis de la couleuvre irritée, qui se gonfle en sifflant. Pour peindre ses animaux, M. Avisseau fils a trouvé des rouges et des blancs particuliers, un noir profond, et d'autres couleurs qu'il prépare dans son atelier domestique, avec le concours d'une sœur et d'un neveu. C'est imiter jusqu'au bout Bernard Palissy, qui s'était associé ses neveux Nicolas et Mathurin, comme nous l'apprend le *livre des dépenses*, tenu en 1570 par le *clerc des œuvres du Roy*.

Une aiguière et son plateau, exposés par M. Avisseau, sont obtenus par une patiente incrustation de pâtes coloriées, suivant un procédé dont le savant archéologue Benjamin Fillon a découvert les origines à Oiron en Vendée. Les difficultés que présentent l'exécution de ces pièces, surtout à la cuisson, qui peut anéantir en un instant le fruit de plusieurs mois de travail, ont été symbolisées par le potier-artiste, dans un bas-relief ovale, en biscuit de terre. Il représente la céramique personnifiée, ayant près d'elle l'ancienne roue des potiers, et méditant avec anxiété devant le four duquel dépendent ses destinées. Elle éprouve les angoisses qu'a si bien décrites Palissy dans ses *mémoires*, « Lorsqu'on l'estimoit estre fol, et qu'il s'en alloit par les rues, tout baissé, comme un homme honteux. »

Sur les grands plats de M. Barbizet, la végétation est luxuriante; les lézards chauffent au soleil leurs écailles d'émeraude, les homards se dressent sur leurs pattes velues, comme pour regagner leur élément naturel. M. Barbizet ne s'inspire pas seulement de Palissy; il est séduit par le style large et la chaude coloration des majoliques italiennes. Sa buire énorme, d'un seul morceau, sauf le pied, aurait produit bon effet sur un piédestal approprié, au bout de l'avenue d'un jardin du temps de Côme de Médicis. Sa figure de négresse, de grandeur naturelle, drapée d'étoffes voyantes, serait bien placée sur un grand escalier; un trou a été ménagé à l'intérieur de cette statue d'une seule pièce, et du panier qu'elle porte sur la tête peut jaillir une gerbe de lumière. L'œuvre importante de l'exposition de M. Barbizet est un rocher sur lequel s'ébattent des enfants, dont l'un soutient une grande valve aux stries verdies par les eaux, avec franges de lichens et de mousses. Le roi Guillaume, après avoir pris l'avis de M. de Bismark, a acheté cette pièce importante pour le château de Potsdam.

On pourrait, en parcourant les galeries de la classe 17 se croire égaré au milieu d'une collection céramique de toutes les époques et de tous les pays. L'élégante aiguière de M. Ulysse, semble échappée du musée de Blois dont il est le conservateur, et dater du temps de Henri II. C'est des fabriques de Faenza et d'Urbino qu'ont dû sortir la grande torchère de M. Auguste Jean, et sa fontaine à deux vasques, dont l'inférieure est soutenue par des néréides assises sur des dauphins de convention qu'a créés la mythologie. Un potier rouennais, contemporain de Louis XV, aurait signé le joli vase de M. Abel Girard, d'Aprey (Haute-Marne), avec un médaillon et des arabesques bleues sur fond blanc. La fontaine et le bassin de M. Signoret, de Nevers, rappellent les pièces qu'on admire au musée de la place ducale. Quant à M. Georges Pull, c'est un artiste du seizième siècle, auquel il emprunte des modèles variés. Voici, de Bernard Palissy, un plat représentant Pomone, un plat découpé à jour, et deux figurines charmantes, le joueur de vielle et la nourrice; voici, de Benvenuto Cellini, une aiguière garnie d'émaux: de Jean Goujon, une Diane chasseresse; de Germain Pilon, une grande cheminée en faïence. C'est celle qui décorait jadis le salon du château de Villeroy, et qui est maintenant dans la salle de la Renaissance, au Louvre. Des cariatides aux faces de satyres, aux longues barbes, aux fronts cornus, en soutiennent le riche manteau. Elle se compose de vingt-huit pièces, qu'il a fallu maintenir au grand feu pour obtenir de bons raccords. L'énorme difficulté et l'originalité de ce travail expliquent le prix élevé qu'en demande M. Georges Pull, trente mille francs; mais c'est bien de l'argent.

En dehors de la classe 17, on trouve dans la classe 8: *Application du dessin et de la plastique aux arts usuels*, un modèle de kiosque persan, par MM. Collinot et Adalbert de Beaumont. Leurs plaques de revêtement, leurs fontaines, leurs vases, sur lesquels courent des guirlandes de fleurs, leur ont valu une médaille d'or.

On le voit par l'étude que nous venons de faire, la réputation des faïences françaises, qui a été si grande au temps où florissaient Nevers, Rouen, Moustiers, Sainte-Marie (Basses-Alpes), a pu être un moment négligée; mais elle renaît de ses cendres, et, tant pour les usages domestiques que pour l'ornementation monumentale, elle est appelée à un brillant avenir.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

V

L'Inde anglaise.

Les Anglais disent que l'Inde est le plus brillant joyau de la couronne britannique; le plus brillant, soit; mais le plus pur? *that is question;* il est vrai qu'il leur serait difficile de trouver dans le riche écrin que forment leurs nombreuses colonies, une perle, si petite qu'elle soit, dans laquelle un œil exercé ne pût découvrir le même nombre de taches.

L'Inde anglaise! quel magnifique thème, et quel favorable prétexte que ce compte rendu à une dissertation politique, à une thèse morale et religieuse!

L'antique splendeur de cette terre aujourd'hui désolée, ses monuments merveilleux tous en ruine, sa langue sacrée, son génie poétique, ses mystères religieux, ses traditions populaires, les mille révolutions enfin qui ont fait de ce berceau de l'humanité une terre maudite, une gigantesque nécropole, quels sujets de douloureuse méditation!

Mais il nous est interdit ici de remuer son passé et de soulever même le plus petit coin du voile derrière lequel s'élabore son avenir.

Il ne nous est permis de considérer et d'étudier l'Inde qu'au point de vue de ses produits; c'est uniquement comme atelier de travail et comme centre de production commerciale que nous avons à en parler.

Notre étude, devant donc se borner à la simple revue des envois faits par l'*Indian Department* à l'Exposition du Champ de Mars, ne saurait être longue; car, disons-le, nous ne connaissons pas à Paris une seule boutique de curiosités importante qui ne soit plus riche et plus splendidement assortie que l'Exhibition indienne que nous avons devant les yeux, et nous devons ajouter que les objets qu'on trouve chez nos moindres marchands, sont, vu l'époque à laquelle ils appartiennent, d'un style et d'un goût infiniment plus purs.

La décadence des arts et de l'industrie dans l'Inde n'a rien qui doive surprendre, quand on pense sous quel régime de protection elle est aujourd'hui placée. L'Angleterre est essentiellement commerçante; et partout où elle domine, elle se préoccupe beaucoup moins, dans l'intérêt de son trafic, de la qualité que de la quantité des produits.

En parcourant le catalogue spécial dressé sous la direction de l'*Indian Department*, un fait nous a frappé, c'est le soin qu'on a mis à laisser dans l'ombre tous les producteurs et la plupart des fabricants indigènes. Les chefs des différents districts sont les seuls dont il soit fait mention. Il semble qu'au-dessous des grands, des moyens et des petits princes, ses fidèles vassaux et ses amés pensionnaires, le gouvernement de l'Inde ne reconnaisse et ne distingue personne.

Cent cinquante millions d'hommes répandus sur un espace de 340 000 lieues carrées, travaillant incessamment au profit de la métropole et lui fournissant chaque année la plus grande partie des riches produits qui alimentent son commerce d'exportation, d'importation et d'échange, qu'est-ce qu'une pareille multitude aux yeux du gouvernement? Une simple agglomération de machines humaines fonctionnant dans les différentes provinces, comme dans de vastes usines, sous la direction de chefs indigènes, ses contremaîtres et ses agents responsables, pas autre chose.

Or, du moment que les rapports du gouvernement avec ceux-ci ne sont pas troublés, tant qu'ils se renferment dans les clauses de leur contrat, que les livraisons de leurs produits sont exactes et régulières, et que toutes les commissions données sont remplies, qu'importe le reste à la libre Angleterre? L'armée des travailleurs est tellement nombreuse qu'on est parfaitement dispensé de se préoccuper de son bien-être et de prendre même sa conservation en souci. Que la faim la décime par milliers, que la peste la fauche et en éclaircisse profondément les rangs épais, il en reste toujours assez pour qu'il n'y ait jamais le moindre déficit, et qu'aucune diminution ne soit possible dans le revenu et dans l'encaisse britanniques.

Le dédain avec lequel le gouvernement anglais traite le peuple de l'Inde se révèle jusque dans le catalogue officiel dressé par notre Commission impériale.

Là, toutes les autres colonies anglaises sont exactement inscrites, et l'indication de leurs moindres produits y est consignée.

Le Canada, l'île Maurice, la Nouvelle-Écosse, Saint-Vincent, Victoria, Queensland, le Cap de Bonne-Espérance, Malte et le reste, les plus grandes comme les plus petites, figurent dans tous les groupes; quant à l'Inde, on la cherche partout, et on ne la trouve nulle part. En adressant à la Commission impériale les documents qui lui étaient nécessaires pour établir son immense travail, l'Angleterre l'a oubliée. Convenez-en, un pareil oubli, s'il n'est pas significatif, est du moins bien étrange.

Nous nous estimons heureux de pouvoir réparer ici une omission et une injustice.

Nous avons dit que l'exposition des Indes anglaises était très-peu importante, et que la plupart des objets révélaient une diminution notable dans l'habileté, le soin et le bon goût qui présidaient autrefois à l'exécution des produits similaires.

On peut se convaincre de cette vérité en examinant de près les ivoires gravés, découpés ou peints, les étoffes brodées, les plus fins tissus de Cachemire, les gazes légères brochées d'or, les mousselines, les cuirs ouvragés, la sellerie et les armes. La décadence des diverses industries éclate dans chacun des produits; et cela est si vrai que la Commission impériale, qui ne demandait pas mieux que de trouver l'occasion de se montrer gracieuse et de faire acte de courtoisie à l'égard de l'Angleterre, n'a pas cru pouvoir faire plus que d'accorder une mention honorable au Maharajah de Iravacore pour ses fruits en ivoire peint, et deux autres mentions pour la sculpture d'ivoire de Lucknow et de Oude.

M. Spence, un Anglais résidant dans l'Inde, a été aussi gratifié d'une mention pour ses instruments de petite chirurgie.

Qu'on dise que la Commission impériale n'a pas bien fait les choses!

Les meubles de Nowroja Shapojee, un Indien, ont paru dignes aussi d'une mention honorable; quoiqu'ils soient élégants et gracieux, on ne pouvait leur accorder davantage.

Il était difficile que les châles de l'Inde ne fussent pas l'objet de plus hautes distinctions.

Une médaille d'or accordée à Dewan Sing, de Kachemyr, et une médaille d'argent donnée à Aseez Khan et à Russol Schah ou Rasul Shah, deux producteurs de la même vallée, ont sauvé l'honneur du pavillon indien.

Il y a dans l'exposition de l'Inde une foule de menus objets et de vrais petits joujoux qui attirent les regards des visiteurs, mais qui ne méritaient pas d'arrêter ceux de la Commission. Nous comprenons même très-bien qu'elle ait passé devant les œuvres de bijouterie et de joaillerie sans y faire attention et s'y arrêter.

Nous croyons bien faire en faisant comme elle.

Une médaille d'argent a été donnée au capitaine Mitchell, un brave soldat, qui occupe, dans l'Inde, les loisirs que lui laisse la paix à empailler des poissons. Il est vraiment passé maître dans cette industrie, et il méritait de tous points la distinction qui lui a été accordée.

L'*Indian department* a exposé aussi les nombreuses espèces végétales du sol indien; on sait quelle est la fécondité et la vigueur de cette terre, qui produit d'elle-même, et pourrait se passer au besoin de toute culture.

Deux mentions honorables ont été accordées à une collectivité, aux Indes anglaises, pour les matières tannantes et les plantes médicales (*sic*) et pharmaceutiques, et deux autres pour collection de drogues.

Y a-t-il ici double emploi, ou la Commission a-t-elle fait une distinction qui nous échappe? Nous ne saurions le dire.